

CORRESPONDANCE

Lettres de M. Amédée Gautier, lieutenant d'infanterie de marine, en mission dans le Nord de la Cochinchine (1).

Sur les bords du Dongnai, environ par 11°25' latitude et 105°3' longitude (Carte de M. Dutreuil de Rhins), village appelé par les habitants Angkiuh. (Cao-Cong? de la même carte) (2).

Vous allez comprendre pourquoi, contrairement aux prescriptions de M. Le Myre de Vilers, j'ai été au nord-est en suivant le Song-Dongnai au lieu d'aller au nord.

Le *tong héré* (chef ou gouverneur de la contrée) à qui je déclarai que je voulais aller au nord, me répondit que c'était absolument impossible : 1° il n'y a pas de route et le pays consiste en montagnes successives, couvertes d'épaisses forêts, pleines d'éléphants, de rhinocéros, de buffles sauvages, de bisons (qu'on appelle ici *cou-minh*), de tigres, de panthères tachetées et noires, de paons, etc., etc.; 2° les rares indigènes qui habitent des retraites inconnues et inaccessibles, sont très féroces, etc., — si même on en rencontre; — 3° ces forêts sont tellement malsaines que les Moïs eux-mêmes ont dû renoncer à les habiter. Je crois que c'est tout.

A cela je répondis que je n'avais pas le droit de choisir ma route, que le gouverneur m'avait indiqué le nord et que j'irais au nord, dussé-je y aller tout seul, sans domestiques, une hache à la main, en portant sur mon dos mon fusil, des munitions, 25 biscuits; que puisqu'il y avait des Moïs au sud, il devait y en avoir au nord; que le soleil aurait bien oublié quelque part de sécher un peu d'eau, au fond d'un *soni* (torrent); que j'étais vacciné et que, par conséquent, je n'aurais pas la variole; que j'avais de la quinine et du laudanum : enfin, que bien loin de me laisser dévorer par les *grands Moïs*, comme il les appelle, j'étais disposé, s'ils refusaient mon amitié et mon fil de cuivre (monnaie), à les manger au besoin.

Ces raisons firent impression sur le *tong-héré*.

(1) Communiquées par M. de Quatrefages.

(2) L'autographe qu'on nous a communiqué porte : *Cou-long*, qui doit être une erreur du copiste, et qu'il faut évidemment remplacer par la localité que nous y substituons, localité que nous donne la carte de M. Dutreuil de Rhins.

.... Il y a un gros ennui à coucher dans ces forêts, ou plutôt il y en a trois : 1° avant-hier, je me suis éveillé avec un gros scorpion gris, qui m'avait piqué. Il en est résulté un accident assez grave; 2° les tics des forêts, qui cherchent de même les endroits du corps les plus tendres et qui s'y implantent, de telle sorte que, quand on les arrache, il reste à la place une plaie très douloureuse pendant plusieurs jours; je m'en trouve quelquefois vingt sur le corps, le soir, après une marche. 3° Le troisième ennui, ce sont les sangsues : toutes les demi-heures, j'ôte mes vêtements et j'arrache celles qui sont sur le devant de mon corps. Mon *boy-mani* ôte celles qui sont derrière. Quelquefois, en une heure de marche sans m'arrêter, dans le fond d'un ravin, par exemple, j'en attrape de dix à vingt : si je m'arrêtais une demi-heure, j'en serais tout noir de la tête aux pieds; il n'y en a pas partout heureusement.

Vous comprenez pourquoi je m'oublie depuis deux jours dans les délices de Angkiuh.

L'aspect du village de Angkiuh est merveilleux; après trois mortelles journées de marche dans ces forêts monotones et pleines de vilaines bêtes, on débouche tout à coup dans une immense clairière de 4 kilomètres de tour. Au fond du tableau une chaîne de collines, avec un col au milieu. Au second plan, d'autres collines, mamelons isolés, pointus, de 80 ou 100 mètres de hauteur, tout cela couvert de forêts; puis au fond de la plaine, capricieusement disséminées, neuf ou dix cases très propres; j'en ai dessiné une. C'est une case bâtie sur pilotis, très solide, recouverte en chaume. On y monte par une échelle. Le plancher, en lattes de bambou, est à 1^m,50 à peu près au-dessus du sol. C'est très solide. La forêt entoure cette plaine toute jaune, d'une ceinture d'un vert sombre. A propos, j'oubliais de dire que sous la maison, dans une mare boueuse, grouillent cochons, poulets et buffles.

Le village n'a qu'un seul chien, jaune et blanc.

Ce soir, je grimperai sur une montagne voisine et tâcherai de découvrir quelque chose de cette mystérieuse région du nord.

Dongnai, à 8 ou 10 kilomètres au nord, rive droite de l'embouchure du Daoué ou Songouillé [sic], 25 février 1882.

Après avoir dit que le Dongnai ne peut être remonté, à cet endroit, qu'à une petite distance, à cause des blocs qui obstruent son cours et qui se sont accumulés par la suite des temps, le voyageur continue :

*Comptes Rendus de la mission
de Saigon, etc., 1882*

.....Quant au voyage par terre, on suit un sentier à peine frayé dans la forêt; parfois le sentier devient magnifique, c'est quand les éléphants l'ont utilisé à leur usage. Les éléphants sont bien plus exigeants que les sauvages pour leurs routes; ce pays est véritablement le pays des éléphants: notez que je n'en ai pas vu un seul; mais j'en ai entendu fuir à dix pas de moi. Ces animaux s'enfuient avec une adresse si grande que souvent rien ne décèle leur présence; mais tout le pays est sillonné de véritables routes où ils passent tous les jours. Il est impossible de faire deux kilomètres autour de mon campement sans trouver quinze ou vingt tas de crotin de ces animaux, datant de vingt-quatre heures; et cela est ainsi depuis quarante ou quarante-cinq kilomètres. Ils ont aménagé la forêt à leur usage, faisant des clairières tous les deux ou trois kilomètres. Sans doute pour éviter de fatiguer les petits, ils enlèvent avec soin tous les obstacles qui embarrassent leurs sentiers: arbres morts, bambous, rotins épineux.....

Ma situation actuelle est celle-ci: Je me suis fait bâtir une maison, élevée de huit pieds au-dessus du sol. Trois des piliers sont formés par des arbres que j'ai utilisés. Cette maison est au bord du Dongnai et au pied des montagnes que je dois traverser. Chaque matin, en m'éveillant, je puis franchir mélancoliquement par la pensée cette muraille noire, couverte de forêts, sans route, sans habitants, du moins sans habitants sociables, dont je puisse me faire aider. J'attends les pluies pour marcher en avant.....

Le pays, comme chasse, est magnifique, malheureusement il faudrait avoir un chien et je n'en ai pas.

Il y a des paons en masse, j'en vois deux ou trois chaque jour, des chevreuils, des cerfs, des bisons (*cou-minh*) gros comme deux gros buffles, or les gros buffles d'ici valent bien une fois et demie au moins le plus gros bœuf de France. J'en ai tiré un que j'ai dû blesser; mais je me suis sauvé dans mon bateau parce qu'il faisait mine de venir sur moi. Il y a aussi le buffle sauvage, le tigre, la panthère, des coqs, des faisans, des singes, des cervules....

Nos projets sont les suivants: Je partirai d'une façon ou d'une autre; j'atteindrai la source du Dongnai, à dix ou douze jours d'ici, je suppose. Là, de deux choses l'une: ou bien, me trouvant au cœur du massif montagneux, je trouverai quelque gorge ou col qui me permettra de passer de l'autre côté dans le bassin de la Tam-boun (?) ou bien je constaterai qu'il n'y a pas de passage; dans ce dernier cas, si je puis entrer en relation avec les sauvages du pays, j'essaierai de passer quand même; si j'échoue absolument, sans

hésiter, je reviendrai à Trian sans tambour ni trompette, j'irai à Chone-Loune sur le Song-Bé, où se trouve un missionnaire catholique; et par là je gagnerai Sroc-né (carte de M. Dutreuil de Rhins); je passerai bien toujours par là les montagnes, que diable! quand je devrais aller jusqu'au Mékong; mais à coup sûr (et ma mort fût-elle dix fois certaine), je n'en aurai pas le démenti; je ne reviendrai pas à Saigon, et si je meurs, ce sera sur la route de Hué; mais je serai dur à ahattré, je vous en réponds.

Il me reste à vous décrire les sauvages d'ici. Le premier village de Moïs que j'ai vu était composé de plusieurs cases, bien qu'une seule contint presque toute la population; ceux que je rencontre maintenant n'en ont qu'une seule. C'est une case très propre, élevée de 1^m,50 à peu près, telle que je vous l'ai déjà décrite, je crois; largeur, 6^m,50; longueur, 40 ou 50 mètres; à l'intérieur il y a tous les sept ou huit pas, dans le sens de la longueur, au milieu, un foyer qui probablement marque l'emplacement d'un ménage. Le chef de la famille, grand-père ou autre chose, loge là, entouré de toute sa descendance et de ses collatéraux. Dans certains cas, probablement lorsque la famille a trop augmenté, une colonie part et va chercher un établissement. Il y a de ces villages qui ont évidemment un très grand nombre d'années d'existence; d'autres, celui que j'ai visité hier par exemple, afin de vous en parler sous une impression toute présente, n'ont que deux ou trois ans. Dans ce dernier cas, pendant plusieurs années sans doute, la nouvelle colonie tire ses subsistances de l'ancien village. De son côté, elle débroussaille, elle brûle les arbres, afin d'avoir un terrain où planter son riz, son tabac, etc., etc. Je demandais hier à mes hôtes d'où venaient les cornes de buffles sauvages, de cou-minhs, les queues d'éléphants, etc., dont leur case est déjà ornée; à toutes mes demandes, ils répondaient qu'il n'y avait rien de tout cela ici, et que tout venait de leur maison de Tralai, un village situé à quatre heures de distance sur le Dongnai; c'est ce village que j'ai visité hier sur le Daou (prononcez *Daouillô* ou *Daoué*). Le sable de cette rivière est plein d'or. Je vous en mets dans cette lettre quelques paillettes comme curiosité. Le Dongnai en roule aussi: ces fleuves doivent passer sur quelques gisements qu'il serait bon de trouver.

Mais revenons aux Moïs: les hommes sont magnifiques, lorsqu'ils ont réussi à venir. Les cuisses, le torse sont superbes chez ceux-là, j'entends chez ceux dont aucune maladie, ou une misère trop grande n'a entravé le développement. Les femmes sont généralement laides, mais admirablement faites. Les seins restent droits

et sans un pli, même après un premier allaitement. La prostitution ne saurait exister, alors que la femme est surtout considérée comme un animal auxiliaire très utile, et qu'elle perdrait par là son seul droit à être considérée, et aussi en raison de l'organisation patriarcale de la tribu.

La température est ici très pénible : il y a 15 degrés de différence entre le jour et la nuit (32 degrés le jour à l'ombre, et 17 ou 18 degrés la nuit), c'est-à-dire la différence qu'il y a, en France, entre l'été et l'hiver....

A propos, j'ai oublié de vous dire en quoi consistent ces forêts où je suis; c'est un simple taillis, très fourré, où les grands arbres serrés çà et là n'ont guère plus de 2 mètres de diamètre et plus souvent 1^m,20. Le reste est un fourré de bambous impénétrable sauf aux rhinocéros et aux éléphants. Les rhinocéros ont même un raffinement qui consiste à manger les bambous de deux pouces de diamètre. Les longues épines garnissant ces arbustes leur caressent agréablement, paraît-il, le palais et la langue un peu rugueux peut-être.

Confluent du Daoué et du Song-Dongnai, rive droite du Dongnai,
14 mars 1882.

Au commencement de cette lettre, le voyageur raconte qu'après un grand effort pour passer les montagnes du nord-ouest, où son personnel a été fort endommagé par la fatigue et les privations, il s'est assuré qu'une route existe pour sortir du bassin du Song-Dongnai. Bien qu'il n'ait pas vu cette issue qui doit se trouver vers les montagnes de Tien-lay, ou celles de Tro-trà, il se fonde, pour l'affirmer, sur l'existence de véritables camps militaires établis le long des cours d'eau à des distances constantes ou à peu près.

.... Le Dongnai n'est plus ici, en cette saison, qu'une immense chaussée de plus de 100 mètres de largeur, remplie d'énormes blocs, sous lesquels se glissent quelques minces filets d'eau. Le Daoué, au contraire, est navigable en pirogue en toute saison, et j'ai pu le remonter pendant quatre jours. Ce cours d'eau est bruyant, impétueux, sans profondeur, sauf en quelques points : le soleil fait étinceler à travers cette eau transparente, les paillettes métalliques que je vous envoie, que je crois être de l'or, et qui abondent en cet endroit. A ce sujet, il faut que je vous fasse part du moyen que j'ai employé pour obtenir ces paillettes, et qui est basé sur ce que j'avais remarqué que ces paillettes adhèrent à la

main mouillée beaucoup mieux que le sable; en conséquence, après avoir pris mon bain, je me suis roulé dans le sable. Je me suis trouvé littéralement couvert de paillettes d'or. Je n'ai plus eu qu'à les recueillir....

Cependant, je me suis décidé à revenir sur mes pas, et à prendre la route du Song-Bé. Voici quelles raisons m'ont déterminé :

1° M. le Gouverneur de la Cochinchine m'a dit : partez de Bien-hoa et allez au nord, jusqu'au parallèle de Hué; de là, tâchez de gagner Hué à travers les montagnes; s'il y a une route, prenez-la; s'il n'y en a pas, tâchez d'en trouver une. Or, au Daoué, je suis trop à l'est de cette direction; je ne suis pas certain, d'ailleurs, de retrouver une route praticable; puis il me faudrait attendre encore plusieurs mois que les pluies aient mis de l'eau par là. Si je dois attendre, il vaut mieux que ce soit sur la route indiquée.

2° Je vais aller à Chone-Loune, où il y a un missionnaire français; chez lui, je guérirai plus facilement mes *boys*; puis il aura bien, sans doute, un domestique à m'adjoindre, quelque Cambodgien ayant connaissance des dialectes des premières tribus de sauvages que je vais rencontrer là. Bref, il me rendra mille services; de mon côté, je lui apporterai d'abord une distraction car à Chone-Loune, dernier point où il y ait un missionnaire, la vie ne doit pas être fort divertissante. J'apporte aussi un excès de provisions dont je lui ferai part : du rhum, du sel, des instruments de pêche et de chasse, des outils, de la julienne, des sardines, des haricots de France, du biscuit de bord, et deux bouteilles de vin que nous boirons ensemble. Par lui, j'espère que j'aurai des renseignements sur cette rivière fantastique que personne n'a vue, et que ma carte appelle Tamboum : à moins que le pauvre missionnaire qui est là depuis de nombreuses années, à ce qu'il paraît, ne soit devenu tout à fait Moï et comme tel, ne se croie obligé d'ignorer tout ce qui l'entoure à plus de cinq ou six kilomètres de sa maison.

Une chose me frappe chez les sauvages que j'ai vus jusqu'ici : c'est qu'ils sont établis depuis très peu de temps dans la vallée du Dongnai. En effet, ils n'ont aucune tradition, même orale. La souvenir des événements extraordinaires, tels que passages d'armées, guerres, etc., etc., pour un peuple sédentaire, se lie aux objets matériels qui l'entourent; à tel endroit des soldats ont campé; ici, ils ont brûlé un village. Des faits de ce genre se transmettent au moins à deux ou trois générations. Mais ici, rien de pareil. A toutes mes questions, ils répondent : « Nos pères savaient peut-être quelque chose, mais ils ne nous ont rien dit. » Si l'on rapproche cela